

## N° 6

### Le jour le plus long.

Il pleuvait ce jour là lorsqu'elle s'est levée. « Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ?! Zut ! » Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.

Pourtant, elle était plutôt de joyeuse humeur. Son idylle avec un pilote de ligne, rencontré quelques mois plus tôt lors d'un voyage à Tahiti, était au beau fixe. Son métier de chercheuse à l'IFREMAR la passionnait, et elle se voyait promettre une mission exaltante. Et la perspective de retrouver son chéri pour le week-end la mettait en joie... Après tout, je n'ai aucune raison d'être superstitieuse se dit-elle en séchant sa longue chevelure, sitôt sortie de la douche. Une tasse de thé rapidement avalée, elle monta dans sa vieille Coccinelle pour rejoindre son bureau, sur la route de Sainte-Anne du Portzic. Le bruit des essuie-glaces couvrait le son de l'autoradio, et entre un morceau des Bee Gees et une chanson de Charles Trénet, c'est à peine si elle prêta attention au flash d'informations de Radio Triton.

En poussant la porte du laboratoire, elle eut toutefois comme le pressentiment que quelque chose d'anormal se passait. As-tu entendu les nouvelles ? lui dit aussitôt Georges, son complice au travail, alors même qu'elle n'avait pas encore ôté son manteau. Non, répondit Émilie, pensive. Et bien, dit Georges, « une grave éruption volcanique vient d'avoir lieu sur l'île de Pikelot, là même où notre navire de recherche « Le Saint Médor » était au mouillage. On ne sait pas encore si certains membres d'équipage se trouvaient à terre, mais l'île a sombré et a totalement disparu. C'est un phénomène qui s'est déjà produit dans l'archipel des îles Caroline, où les effets du changement climatique se font particulièrement sentir. Pour l'instant, l'État-Major n'est pas parvenu à entrer en contact avec le Commandant du navire, et nous sommes sans nouvelles de nos collègues ». Émilie est aussitôt parcourue d'un frisson. Et si le bateau avait été à son tour emporté par un tsunami provoqué par l'éruption ? Non se dit-elle, je ne veux pas y croire, je vais monter voir le Directeur, à l'État-Major.

Le Capitaine de Frégate Edgar Hansen était assis dans son grand bureau vitré, gesticulant dans tous les sens, et apparemment de fort méchante humeur. Elle passa néanmoins la tête par la porte entr'ouverte et l'apostropha tout de go :

« Commandant, avez-vous des nouvelles ? Dites-moi ce que vous savez, je ne tiens plus ! »

« Émilie, je ne sais plus quoi faire » lui rétorqua le boss. « J'ai appelé le Quai d'Orsay, ils n'arrivent pas à joindre notre ambassadeur en Micronésie, le « Saint Médor » ne répond pas aux mails, et il semble qu'aucun navire marchand ne soit sur zone. Quant à la Marine Nationale, son bâtiment le plus proche est à cinq jours de mer... »

Pour Émilie, c'était comme si le monde s'écroulait sous ses pieds. Elle se revoyait sur le quai, lors de l'appareillage du « Saint Médor », il y a deux mois, serrant un à un ses collègues dans ses bras, leur souhaitant une mission enchantée dans ce paradis du Pacifique, et regrettant secrètement de ne pas être du voyage. Et aujourd'hui qu'était-il advenu de tout ça ? Où étaient-ils ? Étaient-ils vivants ? Le navire avait-il réussi à se tirer d'affaire ? Autant de questions restées sans réponse.

Elle redescendit dans son bureau, sonnée comme si elle avait reçu un uppercut, ne sachant pas à quoi se raccrocher. Elle prit sa tête dans ses mains, s'effondra sur son clavier d'ordinateur et fondit en sanglots. Alors que ses pensées vagabondaient, la maintenant dans un état second, elle sentit son téléphone vibrer. Une petite étincelle d'espoir apparut aussitôt dans ses yeux. C'était Tom, son amoureux. Sans-doute allait-il la reconforter, et elle savait au moins que ce soir, elle ne serait pas seule pour affronter cette angoisse, et qu'elle pourrait se blottir dans ses bras. « Allo Émilie, c'est Tom. Je suis bloqué à Singapour à cause d'une panne sur un réacteur. Je ne sais pas quand je vais pouvoir rentrer, mais certainement pas avant mardi ou mercredi ». Cette fois totalement anéantie, Émilie eut à peine la force de partager sa détresse avec Tom et elle se borna à lui dire combien elle était inquiète pour ses pairs, et qu'elle l'attendrait le temps qu'il faudrait... Putain de vendredi 13, s'exclama-t-elle ! J'avais bien raison de m'en méfier.

Toute l'équipe du service était réunie dans la salle de pose, autour de la machine à café, quand Émilie fit son entrée. Rongés par l'inquiétude, chacun y allait de son commentaire, de son anecdote, échafaudant les hypothèses les plus extravagantes sur ce qu'il était advenu du « Saint Médor » et de son équipage. Certains pleuraient, ou essayaient de se raccrocher à toutes les choses rationnelles que l'on invoque

quand on est à court d'arguments. D'autres scrutaient l'écran de leur mobile en balayant toutes les sources d'information en provenance d'Océanie.

Dans le bureau voisin, Georges faisait bande à part. Les yeux rivés sur son écran, il étudiait les cartes, la géographie de la zone, les données météo et les courants. « Émilie, viens me voir ! » cria-t-il à travers la cloison.

Émilie accourut, un peu requinquée par l'esprit de camaraderie et de solidarité ambiant, et sans-doute aussi stimulée par la caféine... « J'ai recoupé toutes les informations disponibles, et relu les derniers échanges que nous avons eu avec le bateau » lui dit Georges. « Rien ne permet de penser que les faits aient pu mal tourner. Le navire est peut-être simplement coupé du monde, à la suite d'un phénomène radioélectrique ». « Tu as raison » lui dit Émilie, « retournons voir Edgar. Il est toujours sans nouvelles des autorités, mais tes arguments vont peut-être le rassurer ».

Le Commandant avait l'air éreinté. Avec ses cheveux en bataille et sa chemise débraillée, les restes d'un sandwich sur le coin de son bureau et un verre de whisky à portée de la main, il semblait fébrile et au bout du rouleau. « Je n'arrête pas de remuer ciel et terre depuis 8 heures ce matin, j'ai passé des heures au téléphone. Avec les ministères à Paris, le gouvernement à Papeete, notre ambassadeur aux Philippines, j'ai même demandé de l'aide à mon copain Gérard, qui est Consul à Singapour... »

Cette dernière phrase fit immédiatement « tilt » dans le cerveau d'Émilie. « Vous avez un copain à Singapour, à l'ambassade ? » dit-elle. « Mon fiancé est pilote de ligne chez *Fly Air* et il est actuellement là-bas. Peut-être que lui et votre copain pourraient se parler... Et si on pouvait envoyer un avion sur zone ? »

Tout excitée à cette idée, elle composa immédiatement le numéro de Tom sur son iPhone, sans même réaliser qu'avec le décalage horaire, il devait dormir profondément... « Allo, Tom, je t'explique ce qui se passe... On est toujours sans nouvelles d'un bateau et de son équipage qui se trouveraient à proximité de l'île Pikelot, dans l'archipel des îles Caroline... »

« Et qu'est-ce je peux y faire, moi, tu me réveilles, il est 3 heures du matin » répondit Tom dans un demi-sommeil. « Et bien, que tu demandes à un avion de ligne de *Fly Air* de survoler la zone, de voir ce qui se passe dans le coin, et d'essayer de rentrer en contact avec le « Saint Médor »... « Le Consul de France à Singapour peut t'aider, c'est un copain du Commandant ! »

Deux heures plus tard, une voiture avec chauffeur se présente à la réception du *Raffles Hotel*, à Singapour. « Je viens chercher Monsieur Tom de la Marche, il est attendu à l'Ambassade de France ».

Tom croyait pouvoir profiter de son repos forcé pour faire un peu de tourisme et aller jouer au golf, et voici qu'il se retrouve dans le bureau de Son Excellence l'Ambassadeur de France en compagnie du Consul, ayant à peine eu le temps de goûter à son petit-déjeuner.

« On m'a dit que vous étiez pilote chez *Fly Air*, et que peut-être vous pourriez détourner un Airbus pour aller voir ce qui se passe du côté de l'île Pikelot... »

« C'est que je dois contacter la compagnie, et que cela nécessite une procédure particulière » balbutia Tom.

« Je n'en doute pas, mais allez-y, Gérard est là pour vous assister et je vous laisse mon bureau et mon secrétariat ». L'Ambassadeur tourna les talons, laissant Tom et Gérard face à une lourde responsabilité.

Après quelques échanges téléphoniques et la convocation d'une réunion de crise au « PC Opérations » de la compagnie, la nouvelle tomba deux heures plus tard. Tom voulait en réserver la primeur à Émilie, et l'appela immédiatement. « Je vais décoller tout à l'heure pour Sydney et j'irai survoler la zone ».

Au siège de l'IFREMAR, la nuit est maintenant tombée et l'inquiétude fait alors place à l'excitation. Le Capitaine Edgar Hansen a retrouvé sa dignité et se tient droit dans son uniforme, Émilie et Georges retiennent leur souffle et s'accordent un peu de repos, tandis que les autres collègues ont mis en place des quarts pour assurer une veille.

A 23 heures 50, un mail de la compagnie *Fly Air* illumine soudain l'écran du téléphone d'Émilie. « Le vol FY 004 en route pour Sydney a pu entrer en contact avec l'équipage du « Saint Médor ». Tout le monde est sain et sauf, le navire fait route et poursuit sa mission ».

Émilie, Georges et leurs quelques compagnons d'infortune ne peuvent retenir leur joie. Tandis qu'ils débouchent frénétiquement une bouteille de Champagne, et que le Commandant Hansen se ressert un dernier whisky, ce dernier apostrophe Émilie : « Dites, vous embarquez toujours sur le « Saint Médor » le mois prochain, non ? »

Il est 23 heures 59. La réponse d'Émilie ne se fait pas attendre.

Comme quoi le vendredi 13 peut être un jour de surprises, de poisse, de craintes mais aussi d'espoir et de bonheur.